

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 14

Artikel: Des paroles aux actes
Autor: Nidur, B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225758>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



LO VILHIO DÈVESÀ

AVOUE LE DZENELHIE

PAQUIE l'è passà, hormi lo petit Pâquie que l'è dan dèman. Lè dzein l'ant medzi l'ão z'ão, lè z'on ein salàda, lè z'auto ào meryão ào ein omeletta. Tot cein fà on cràno repé que vo rebaille de l'accouet.

Et on bène lè z'ão, et on bène lè dzenelhie.

L'è por cein que vu vo dèvesà de dzenelhie, que fant pllièzi principalameint se sant groche.

Cà, po ìtre bin repaïssu, faut pouài repondre quemet Djan Isaa :

— A-to bin dîna, Djan Isaa ? que lâi dèman-dève Biscôme.

— L'è bin su ! que fâ Djan Isaa.

— Et qu'a-to medzi ?

— On avâi onna pucheinta dzenelhie, bin grassa, bin bouna, pas trào villhie, qu'on ein a rein laïssé que lè z'ou.

— Et diéro ètâi-vo ?

— On ètâi doù : mè et la dzenelhie.

Mâ quand la dzenelhie n'è pas quemet cliiaque à Djan Isaa, n'è pas lo mîmo affère. La dzenelhie bourre pas lo pétro et ne garne pas lè coute. L'a trào de z'ou. Quand l'è qu'on a tot petsegnî per dedein et à l'einto, la fam vint èt, po sè relèsi lè potte, foudràï coumeincî pè on bon mochî de bacon de bajou de caïon avoué de la campoûta. La dzenelhie faut que sâi grassa et cossua quemet on précaut, sein quie vo baille la fringala.

Touzon et Moâiset ètant zu, la demeindze de Pâquie, pè la vela po dîna, po sè refère on boccon la panse. Voliâvan pou payî et medzi bon, que l'è dan prâo maulézi à trovâ. Sant dan ein-trâ deïn on cabaret à repé. Lâi avâi marquâ su onna carta tot cein qu'on pouâve medzi, du la soupa ào dzerdenâdzo et à la tsè. La soupa, ein medziânt ti lè dzo ; lo dzerdenâdzo ètâi tot ein truffie. Sè décidant po de la dzenelhie : on polet, quemet sè desâi. Rein que ion po lè doù, po cein que cotâve dza prâo.

On l'ão z'apporte on croûio polaton, on pudzin, que crâio, maïgro qu'on diastre, que l'avâi zu lo décret et l'ètisie. Lâi arâi pas zu po repère on tsat que matole, quand bin medzant gaillâ pou deïn clli teïmps.

La pouâra bîte su son gros plliat l'ètâi quemet on gros quegnu... quand l'è qu'on arâi zu rein qu'on premia po lo fabrequâ. On arâi djurâ que s'eïnnoyîve tot solet et seïmbliâve que l'al-lâve dere :

— Vâi mâ... vo z'fite doù ! Mè pouro coo !

Touzon l'a guegnî lo pudzin, Moâiset l'a guegnî Touzon. L'ant subliâ lo carbatîe et lâi ant de :

— Apportez-voi un yasse.

Et l'ant djuyî lo pudzin, lo gageint po lo medzi, lo pézeint po lo payî !

Marc à Louis.

Choses et Autres.

DANS LA RUE

MALGRE la saison, malgré la bise, les gens se sont arrêtés et font cercle. Le spectacle en vaut la peine. Ces quatre musiciens costumés sont plaisants à voir et méritent d'être entendus. Faire du jazz au mois de mars, à six heures du soir, quand l'hiver n'a pas dit son dernier mot et que les gens s'empresent vers la gare ou vers leur demeure, c'est presque une gageure.

Qui s'arrête encore à écouter les musiciens des rues ? Stationner, se déganter, chercher un portemonnaie enfoui dans une sacoche quand on est pressé et qu'on a l'onglée, c'est tout un travail et ça exige un effort.

Aussi, les musiciens, découragés de jouer pour des passants pressés, qui ne font mine ni de les écouter ni de les entendre, ont-ils dû trouver autre chose.

Et ceux-là ont réussi. On s'arrête en leur honneur et on paie parce que l'assiette passe. Tandis qu'un ténor module sur le mode sentimental :

*Combien de fous vont sur la Terre
Cherchant le secret du bonheur...*

Puis le groupe costumé s'éloigne en quête d'autres clients.

Et, maintenant, plus loin, à l'angle d'autres rues, qui remarquera les pauvres violoneux solitaires et barbus, ou l'homme-orchestre au chapeau garni de grelots ?

Toujours l'éternelle histoire des grands magasins qui font tort aux petits. *Lisette*



DES PAROLES AUX ACTES

ET, mes enfants, qu'au sein de notre abondance, nous pensions aux moins bien partagés que nous. Surtout, conclut l'instituteur, la sueur de l'émotion au front, surtout que notre sublime devise nationale ne soit pas de vains mots : « Un pour tous, tous pour un », mais qu'elle reste toujours le mobile de nos actes de solidarité... »

L'instituteur, fort content de lui, posa ses mains sur le rebord du pupitre et laissa errer sur sa classe son regard perçant. Les trente gamins se tenaient cois. On n'entendait pas même le râclément familier des pieds de Rudi S. ou le reniflement de Sami, toujours enrhumé. Ils étaient sous le charme, c'était certain...

— Nous ferons ainsi, reprit l'instituteur, d'une voix un peu chavirée par sa propre émotion. Chacun de vous apportera demain jeudi, une, deux, trois pommes, une livre, un kilo même, enfin selon les moyens personnels, car, mes amis, souvenez-vous que l'intention a plus grande valeur encore que le fait... Nous expédierons les

fruits dans un village de montagne, pour la plus grande joie de vos frères les écoliers, qui en sont tant privés. Figurez-vous cette allégresse à la réception de notre corbeille ? C'est à vous, à votre bon mouvement qu'ils la devront. Vous, Robert, Maurice et Jean, je vous charge d'apporter les paniers. Ainsi, vous avez compris... et vous êtes bien d'accord, n'est-ce pas ?

— Oui, M'sieur, oui, M'sieur...

L'enthousiasme fait vibrer les trente voix et le joyeux charivari ne semble pas devoir prendre fin. Un tapage de pupitres fermés, des crisements de papiers froissés, des traînées de souliers cloutés sous les tables, puis les « Au revoir, M'sieur », tombent comme de petits coups de marteau. La bande est loin... une porte retombe, le bruit en résonne tout au long du corridor extérieur... silence dans la cour, la fontaine se remet à couler...

L'instituteur se frotte les mains. « Ça, c'est de la pédagogie, ou je ne m'y connais pas, se dit-il : l'école doit rester l'éducatrice par excellence. Que de lacunes à combler, hélas ! Des mots, des mots, de grands mots creux, au lieu d'actes, de la solidarité vivante, faire jaillir enfin du fond de ces cœurs enfantins l'étincelle de la compassion et de la volonté d'aider. Comme je viens de faire, justement... »

Sa maisonnette le salue de loin... De loin, l'instituteur en respire le parfum de paix heureuse. Il presse le pas : voici le balcon fleuri, la grimpeée des climatiques, l'exubérant jardin que l'automne a touché de sa douce luminosité. Voici, derrière la maison, l'unique pommier, « le » pommier. Il étend ses branches, telles des bras de patriarce, tant son geste semble protecteur. Il ne déçoit jamais, le brave : chaque année il offre aux abeilles une orgie de corolles, multitude de coupes délicates et rosées, puis il se donne grande peine pour gonfler les joues de ses petites pommes, pour les colorier adroitement, distribuant son vert, son jaune et son rouge avec tant d'art que le plus grand maître vient humblement prendre des leçons. Certes, il n'est pas toujours aussi prodigue de ses Gravensteiner que cette année, car cette année, nom d'un petit bonhomme ! ça donnera une récolte... prodigieuse ! A propos, pense tout haut l'instituteur, on s'y mettra samedi, jour de congé. D'ici là les Gravensteiner recevront leurs derniers coups de pinceau. Ce parfum, mais ce parfum !... Oui, mais... je n'ai guère le temps de flâner, si je dois attraper mon train de 1 h. moins le quart. Toujours ces assommantes leçons, enfin !... Et levant le nez, il aperçoit sa femme, vive comme un furet, passant et repassant devant la fenêtre... et il sent combien il a faim...

— Que fais-tu cet après-midi, Juliette ?

— Moi ? Mme Schäfli m'a fait demander si je pouvais aller couper les manteaux d'hiver de ses fillettes. Tu comprends, c'est favorable, le mercredi à cause des essayages, car on a les petites sous la main. Oh ! j'en ai jusqu'au soir, il faudra goûter, souper, bavarder. Je connais ça ! Et toi, tu reviens comme d'habitude à huit heures vingt, je pense.

— Oui ! A propos, Juliette, samedi après-midi on récolte les pommes ; elles sont à point !

Tous les matins, avant de se rendre en classe, l'instituteur a coutume d'aller respirer son petit jardin. Il admire une rose fraîchement éclose, redresse une tige penchée, écarte délicatement une chenille en train de déjeuner, ramasse en soupirant une tomate tombée, lève le regard sur ses Gravensteiner ! Mais... Mais ! il rêve sans doute ! Hier encore, ses pommes lui faisaient signe à travers le feuillage et ce matin... plus trace de Gravensteiner ! Est-il l'objet d'une hallucination ?

— Juliette, Juliette ! As-tu récolté les pommes sans que je le sache, hier après-midi ?

D'étonnement, Juliette lève les sourcils jusqu'à la racine des cheveux.

— Moi ! quelle idée ! Tu sais bien que hier j'étais sortie.

— On nous a dépouillé notre arbre. Quelques malandrins, sans doute. Oh ! je les retrouverai ces canailles, je n'aurai de repos que je sache. Pas de Gravensteiner, cette année, oh ! c'est dur ! Faut-il pourtant n'avoir pas de conscience.

Fulminant, gesticulant, tempêtant, l'instituteur tourne en rond dans son petit jardin. L'indignation, la déception, le désir de vengeance le font bouillir, tandis que Juliette est changée en statue de pierre.

— Oh ! j'irai signaler ce fait à la police, on verra bien, on verra bien.

Voilà qu'innocemment la cloche de l'école se met à sonner... L'instituteur arriva en classe, échauffé, les yeux chargés d'orage. Tous les élèves à leur poste. Et laissant son regard en courroux errer dans les bancs garnis, il buta contre... Juste Ciel ! Devant lui, dans deux corbeilles... ses Gravensteiner... et modeste à côté, une autre corbeille à peine remplie de pommes aux variétés multiples.

Déjà un grand diable d'écolier s'avance :

— Pardon, M'sieur ! On voulait vous faire une surprise. On a pensé que vous seriez content d'envoyer vos pommes aux petits montagnards qui n'en ont jamais. Nous les avons cueillies hier et « on » en a aussi apporté de chez nous, mais c'était pas beaucoup. Comme ça, on a aussi fait quelque chose pour les petits montagnards, puisqu'on a passé notre après-midi de congé à cueillir, au lieu de jouer « aux gendarmes et aux voleurs ».

Et toute la classe attend des louanges !

Faire bonne mine à mauvais jeu comporte souvent une fameuse dose d'énergie, notre instituteur en fit ce matin-là la difficile expérience !

B. Nidur.

Le client et son défenseur. — Cette anecdote est très connue :

« C'était en 1922 ; je plaçais devant la cour et mon client, accusé d'un crime effroyable, se tenait affalé sur son banc.

« J'allais bon train, expliquant les causes psychologiques du drame, un amour violent, un amour qui conduisit au crime, sans discussion, implacablement.

« Tout à coup, je me sens tiré par la manche. Je m'arrête et mon client me dit avec tranquillité :

« Maître, vous ne trouvez pas que le juré de droite ressemble à Charlie Chaplin ?

« J'ai eu bien du mal à terminer ma plaidoirie avec conviction. »

GRAPILLER

— Dis, bobonne ! Si on allait faire un petit tour, pendant qu'il fait encore ce beau soleil ?

— Mais oui, Jules, si tu ne te sens pas trop fatigué.

Echange de propos d'un couple de pauvres vieux, sur le point de terminer le modeste repas de midi, dans une mansarde d'une vieille maison du quartier du centre. Lui, septuagénaire encore ingambe, vivotant tout juste d'une petite retraite. Elle, sa compagne fidèle depuis près d'un demi-siècle. Privés de bon air, ils éprouvent, ce jour-là, le besoin d'aller respirer à pleins poumons, hors de leur logement étriqué, l'air vivifiant de la campagne.

— Prends ton casaque chaud, Elise ! Une fois le soleil couché, il fera plutôt frais.

— Tu as raison. Il ne s'agit pas d'attraper un rhume, à l'entrée de l'hiver.

Et voilà Paul et Virginie — la jeunesse en

moins — qui quittent leur rue pleine d'ombre et de crudité. Ils vont à la rencontre de la lumière et du soleil. Les voici hors de la ville, loin de cet enfer de bruits assourdissants, hors d'atmosphère de ces autos et camions qui cherchent — on le dirait du moins — à vous happer au passage pour vous expédier dans l'autre monde.

Au débouché de la dernière rue, Elise s'arrête devant un grand bâtiment locatif en construction et cherche à déchiffrer une inscription d'un grand panneau :

« App. 3 p. c. g. cum. bonne, bal. asc. dévaloir... »

— Jules, qu'est-ce qu'un dévaloir ?

Son mari lui ayant donné l'explication, elle ajoute :

— Ce n'est pas avec les déchets de notre maigre popotte que j'aurais besoin de cette invention. C'est tout juste si j'ai besoin de descendre ma caisse une fois par semaine.

Arrivés hors de ville, Jules dit :

— Si tu ne crains pas de faire une trotte un peu plus longue que d'habitude, on va prendre par là, à droite, par les vignes et on rentrera par le bord du lac. Ça veut-il aller, dis, bobonne ?

— Mais oui, Jules, si tu ne cours pas comme un lièvre, toujours dix pas devant moi.

Devant eux, au bas des vignes dépouillées de leurs pampres, le lac miroite de mille teintes chatoyantes, sous ce bon soleil de la St-Martin, dont on jouit si délicieusement, depuis quelques jours. S'il n'y avait pas, en face, tous ces sommets neigeux de la Savoie, on pourrait se croire à la Côte d'Azur. En haut, du côté de Grandvaux, l'œil charmé perçoit des forêts, dans leur magnifique parure mordanée.

— Qu'il est beau, notre pays et qu'il fait bon se chauffer à ce bon soleil, presque trop chaud pour la saison, ne trouves-tu pas, Jules ?

Ce dernier ne répond pas, extasié qu'il est devant ce beau tableau fait par le meilleur des peintres : la nature.

Mais l'heure s'avance ; il faut songer au retour. Jules commence à descendre le raidillon qui dégringole vers Pully. Des deux côtés du chemin, des vignes, dans cet abandon après vendanges qui fait regretter les beaux jours. En voici une dont le portail est ouvert.

— Dis-moi, Jules, ne crois-tu pas qu'on trouverait encore, par-ci, par-là, quelques grains de raisins ? On en a si peu goûté, de celui de cette année. Entrons là ! C'est permis de grappiller, tu sais, une fois vendanges faites. On ne fait de tort à personne.

— Oh ! pour ce qu'on veut trouver... Il y en avait si peu, cette année, que les vendangeurs n'ont pas dû en laisser lourd.

Tout de même, les voici les deux, dans ce carré de vigne, passant entre les souches et cherchant à découvrir ce qu'une jolie vendangeuse, distraite par un brantard entreprenant, aurait pu laisser. Trois grains ici ; un peu plus loin un petit grapillon, et c'est tout. Or, voilà bobonne qui crie :

— Jules ! Jules ! Viens voir la belle grappe, là, derrière la porte, dans cette touffe de feuilles ! Tu crois qu'on a de la veine !

En effet, c'est une belle grappe, aux nombreux grains dorés et paraissant encore bien juteux. Jules, avec précaution, la détache et la tend à sa femme.

— Tiens ! Régale-toi ! Il y a de quoi te passer ton envie !

Assis les deux, sur le muret qui borde le chemin, ils dégustent, grain après grain, le fruit délicieux.

— Hein ! Jules, on dirait du miel, tant il est doux ! Il est au moins mûr, celui-là. Tiens, ouvre le bec pour ce beau grain, gros gourmand ! C'est le dernier.

Et Jules savoure béatement, en fermant les yeux.

Au moment précis, une grosse voix, depuis le bas du carré, les interpelle :

— Dites donc ! C'est du joli, à votre âge, de venir comme ça, sans autre, marauder dans ma vigne !

Par-dessus le mur en contrebas, un grand cha-

peau de feutre surgit et, dessous, une bonne et joviale figure. Le bonhomme rit de la peur qu'il a causée. Mais Jules s'est redressé :

— Excusez, monsieur ! On a pensé que... n'est-ce pas, Elise, on a pensé que... oui, puisque c'était vendangé depuis un mois... et que la porte était ouverte... on s'est dit...

Mais le propriétaire, voyant qu'il avait épouventé ces deux pauvres vieux, leur dit, dans un large sourire :

— C'était pour rire, voyons ! Vous ne devez pas en avoir trouvé lourd, en fait de grapillons, car, cette année, malheureusement, la récolte a été maigre et on a regardé de bien près pour ne rien laisser. On espère qu'aux prochaines vendanges, il y en aura un peu plus. Vous viendrez me trouver avec un petit panier, quand ce sera le moment. On tâchera de vous y mettre quelques belles grappes, comme celle que vous avez dénichée derrière le portail, tout à l'heure. Ah ! ces jeunes vendangeuses ! Elles ne cherchent qu'à se faire embrasser par un joli brantard et font exprès d'oublier une grappe !

Maintenant, bobonne qui avait eu une fière peur, se sent rassurée par les paroles et surtout par la bonne et honnête figure, tannée et ridée, du vieux vigneron.

— Eh bien ! savez-vous, monsieur, vous avez voulu vous donner l'air plus méchant que vous ne l'êtes. N'empêche qu'on n'était pas à la noce, quand on vous a entendu. Tout ça, c'est la faute à mon envie de raisin. Merci bien de votre gentille invitation pour l'année prochaine... si on est encore de ce monde. Au revoir, monsieur !

Longtemps après, nos deux vieux se sont encore rappelés cette belle et bonne journée et la grappe juteuse, dégustée ensemble sur le muret bas de la vigne.

F. Woelfli.

Un peu de fantaisie. — Il faut venir tout de suite lorsque je vous appelle, Françoise ; vous ne m'avez donc pas pas entendu sonner ?

— Si, Madame, mais à la sixième fois seulement...

Dans un restaurant. — Un monsieur prend place et consulte la carte :

— Tenez, dit-il tout à coup au garçon, voici d'abord votre pourboire, mais vous allez me dire ce que vous me recommandez en toute confiance...

Le garçon, confidentiellement. — Un autre restaurant.

LE TONNELIER SCHMIDT



GRIEUSE aventure que la sienne. Nous sommes à deux ans de la Révolution vaudoise, de ce jour où nos aïeux sautaient de joie après avoir épinglé des cocardes vertes à leur chapeau ou au revers de leur habit, et voici qu'on les admoneste maintenant pour port prohibé de cette couleur. C'est que la République lémanique a été démolie par la République helvétique, et qu'il ne faut pas confondre.

« Vous me faites, écrit-on de Lausanne au citoyen lieutenant du préfet le 11 mai 1800, appeler l'autre jour devant vous pour me reprocher d'avoir porté accidentellement une cocarde verte, couleur primitive de la liberté helvétique. Je vous représentais qu'il y avait des messieurs arborant les deux couleurs (rouge et noire, couleurs bernoises) auxquels on ne prêtait pas la même attention. Vous désirez une explication que je n'étais pas dans le cas de vous donner, n'étant pas dans mon caractère de jouer le vilain rôle de délateur ; et vous citoyen préfet lieutenant ayant sans doute des gens à vos ordres pour vous faire les rapports tels que ceux qui m'avaient dénoncé.

« Sans changer de système à cet égard, je viens vous dire, citoyen préfet lieutenant, que passant l'autre jour dans une communauté d'un des districts de ce canton sous la surveillance des agents et sous-préfets, je vis environ une 30^e de personnes qui affectèrent de se présenter à moi avec leurs deux couleurs bien distinctes rouge et noir.

« Je vous demande, citoyen préfet lieutenant, comment les autorités peuvent être si inquiètes sur une cocarde verte aux couleurs symboliques de notre ancienne union helvétique (!) et en même temps si indifférentes et si tranquilles sur des cocardes aux deux couleurs qui ne peuvent que rappeler le jour d'où nous venons de sortir et que vous n'ignorés pas que les espérances ne sont pas tout à fait éteintes.

J. J. Schmidt. »